

L'avis de nos lectrices

Ce roman est une petite merveille ! Rapidement plongés dans l'intrigue, on dévore les pages en s'attachant aux personnages. On voyage au son du tambour entre la magie des mots et la recherche de l'auteur. Dans un décor envoûtant, l'intrigue qui se met en place aborde des sujets intéressants et d'actualité. Cette lecture immersive dans les progrès de l'intelligence artificielle est à découvrir pour peut-être éveiller la conscience du lecteur et le pousser à se poser des questions. Mention spéciale pour la couverture qui est simplement splendide et en totale adéquation avec ce contenu riche de connaissance !

Virginie @lechapeelivresque

Si le thème de ce livre m'a sortie de ma zone de confort, je peux vous assurer qu'il a très vite su me happer dans son histoire. L'auteur s'est muni de sa plus belle plume pour nous embarquer dans un roman qui sort du lot, et j'en redemande ! Les personnages principaux sont aussi attachants qu'engagés dans les causes pour lesquelles ils se battent. Cette histoire vous intriguera sans aucun doute si bien que, comme moi, vous ne pourrez plus lâcher votre livre.

Un véritable chef-d'œuvre orchestré par David Perroud, à lire de toute urgence pour ouvrir les consciences.

Clara @itsclarasjournal

En ouvrant ce livre, je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre : chamanisme et intelligence artificielle ? Quel drôle de mélange ! Mais dès les premières pages tournées, la magie a opéré et j'ai instantanément été happée par l'intrigue. Les chapitres alternent entre l'histoire de Julie, la conceptrice d'une intelligence artificielle qui subit le harcèlement de son conjoint, et Daya qui ne connaît rien du monde qui l'entoure mais perçoit avec horreur l'impact

de l'Homme sur la planète. Tandis que Julie tente d'inculquer à Aphrodite, son IA, amour et empathie, Daya décide de quitter son île natale pour lutter contre la pollution. Très vite le roman prend un tournant à la fois écologique et spirituel. Pour éveiller les consciences, l'auteur entre dans les méandres du cerveau, s'immisce dans les rêves et invoque des forces supérieures. Le combo science-fiction et spiritualité, parfaitement dosé, m'a fait penser à du Bernard Werber. C'est un roman prenant, addictif qui, sous ses airs légers, pose des questions de fond et nous montre les incohérences de notre société.

Ophélie @lilylivre

J'ai aimé cette rencontre inattendue entre deux mondes, celui de l'intelligence artificielle et celui d'un peuple aux traditions ancestrales vivant sur une île perdue au milieu du Pacifique.

Ce roman nous transmet de belles valeurs centrées sur la bienveillance, l'ouverture d'esprit, l'amour et le partage. Cette histoire nous alerte également sur les dangers de l'intelligence artificielle et nous rappelle à quel point il est primordial d'être attentif aux questions écologiques. Les sujets traités sont parfois techniques et complexes mais l'auteur les rend passionnants. La rencontre entre Julie et Daya est tout simplement exceptionnelle, la fusion de ces deux personnalités est un merveilleux cadeau.

J'ai découvert la plume de David Perroud avec ce roman que je ne peux que recommander, tant par sa qualité d'écriture que par le travail de recherche et de documentation effectué.

Mandy @delices_de_lecture

Retrouver la plume de David Perroud après son dernier roman Les Âmes du temps perdu est un réel bonheur, j'ai été emportée dès les premières pages.

Cette histoire a la particularité de traverser le temps, de toucher l'âme. Elle nous en apprend beaucoup sur la physique quantique, la science, notre planète et la conscience universelle : « C'est elle-même, par elle-

même et à partir d'elle-même, qu'elle manifeste tout ce qui existe. » C'est cette conscience universelle que notre côté matérialiste nous empêche de ressentir correctement. On ressort de ce livre avec une terrible envie de changer notre perception du monde afin de parvenir à ressentir ce que les protagonistes vivent et partagent au quotidien. Une histoire rythmée par deux mondes antagonistes qui essaient de se rejoindre et de ne faire qu'un, à l'aide de brillants personnages que David Perroud nous décrit avec force courage et bienveillance. Un très beau roman avec une couverture sublissime.

Cyrielle @livresse.de.lire

Lire David Perroud, c'est sortir de ma zone de confort et partir loin. Quelques pages seulement ont suffi à m'embarquer.

Julie est toujours quelque part en moi ; Daya et elle continuent de me questionner. Pari réussi pour ce livre qui m'a fait réfléchir d'une part sur les intelligences artificielles, l'utilisation abusive de nos données, les applications qui espionnent nos faits et gestes, et d'autre part sur les questions environnementales de la pollution et de ses effets dévastateurs. Ce roman est troublant parce que, sous couvert d'une belle histoire et de hasards qui n'en sont pas, il pousse à la réflexion sur ce qui nous entoure, ce qu'est l'amour mais aussi la spiritualité. Et quel sujet passionnant, décrit avec beaucoup de justesse !

Le problème ? Je crois que je veux retrouver ces personnages auxquels je me suis tant attachée par leurs personnalités, leurs combats, leurs ambitions. Merci David Perroud de si bien me pousser dans mes retranchements.

Aurélie @misss_lilie

La magie a encore opéré avec ce nouveau roman de David Perroud ! J'ai été happée par cet ouvrage mêlant ésotérisme, science, voyages et, bien évidemment, romance. Tous les éléments sont réunis pour passer un agréable moment de lecture et se rendre compte de ce que pourrait être un monde sans âme ni conscience.

David Perroud, qui manie les mots à la perfection, nous brosse le portrait d'un monde utilisant uniquement ses connaissances, son intelligence et la science à des fins, en définitive, nuisibles pour lui-même alors qu'il suffirait d'y ajouter son cœur, son âme et son esprit pour accomplir de belles choses, préserver la faune et la flore, etc. J'ai beaucoup apprécié ce roman et je vous le recommande.

Caroline @carol_in_besac

Le Chaman du Pacifique est un livre qui nous transporte dans le plus long et le plus beau des voyages. Une histoire qui nous ramène à l'essence de la vie, où les sujets de la technologie et de la consommation grandissent de jour en jour, dans notre société actuelle. Des mots entre chaque page qui nous font prendre conscience que le souffle que l'on expire chaque jour, et que les rencontres qui cheminent sur notre route, ne sont pas le fruit du hasard.

L'auteur m'a totalement transportée à travers la belle romance entre Julie et Daya, venant tous deux de mondes opposés. Ce roman est une carte aux trésors, une perle cachée dans les abysses du plus profond des océans, une vibration harmonique qu'on ne se lasse jamais d'écouter. Un roman à transmettre, à relire sans cesse, mêlant des tas de sujets, que l'on prend plaisir à savourer.

Amandine @amande_auchocolat

David Perroud

Le Chaman du **PACIFIQUE**

ou la prophétie d'Aphrodite

JouVence
poche

Du même auteur aux Éditions Jouvence

Les amants du ciel se retrouvent toujours ici-bas (roman)

Les Âmes du temps perdu (roman)

Les Secrets de notre conscience (roman graphique)

Sous les arbres du destin (roman)

10 minutes par jour pour penser moins et mieux (carnet)

ChatGPT : 0, Vous : 1 (essai)

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Vous ne savez pas de quoi demain sera fait, Victoria Lecointe

La Promesse du silence, Catherine Balance

Le Noël où j'ai décidé de m'ouvrir à la vie, Emmanuelle Fontaine

Toutes ces vies où nous nous sommes aimés, Céline Colle

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : www.editions-jouvence.com

E-mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande

© Éditions Jouvence, 2023

© Éditions Jouvence, 2026, pour la présente édition poche

ISBN : 978-2-88984-112-7

Correction : Muriel Mekies et La Machine à mots

Mise en pages : Cipanga

Couverture : Frank Pitel

Illustrations de couverture : issues de la banque d'images Adobe Stock,

à gauche : © alpha27, à droite : © Sebastian.

L'illustration de droite provient d'Adobe Stock mais a été créée à l'aide d'un outil d'intelligence artificielle. À titre exceptionnel, nous avons choisi de conserver cette image, car elle représente le personnage d'Aphrodite, qui est justement une intelligence artificielle dans notre roman.

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

Prologue

Confortablement assis au milieu des piles de dossiers désorganisées de son vaste bureau de Mountain View, Mike Sanders sirote la fin d'un americano acheté à emporter chez Alfredo, le café italien de son quartier, comme chaque matin. Il jette un œil à son agenda électronique tout en caressant machinalement la tête de Bitcoin, son golden retriever couché à ses pieds. *Journée chargée, pour changer*, se dit-il. Un rapide regard à sa montre lui indique qu'il lui reste à peine trente minutes avant un enchaînement d'obligations qui va l'occuper jusque tard dans la soirée. Avec un soupir las, il ouvre sa messagerie pour constater qu'il ne pourra qu'à peine entamer la montagne d'e-mails non lus avant de devoir les laisser en suspens jusqu'à une nouvelle occasion. *À quoi bon !* se dit-il découragé, *mon Outlook est un puits sans fond*. D'un geste d'humeur, il

se lève en claquant l'écran de son *laptop* et s'avance vers la grande baie vitrée du sol au plafond d'où il a une vue dégagée sur le cœur de la fameuse Silicon Valley : une suite d'immeubles modernes à l'architecture audacieuse, joliment intégrés dans de petits écrans de nature recréés par d'habiles jardiniers. Pensif, il songe à tout ce stress qu'il s'inflige quotidiennement à plus de cinquante ans. *Dans quel but ?* se demande-t-il comme une ritournelle. Certes, il contribue à l'avancement de la technologie mondiale en finançant des *start-up* prometteuses, mais cela vaut-il le sacrifice de passer sa vie à travailler ? Comme d'habitude, il n'a pas le temps de répondre à cette épineuse question qu'on le sollicite déjà. Cette fois par les premières mesures d'*Hymn for the Weekend*, la chanson de Coldplay qui sert de sonnerie à son portable privé. *Étrange*, se dit-il, *je ne connais pas ce numéro*. Intrigué, il décroche tout de même.

« Monsieur Sanders ? demande une voix féminine agréable.

– Moi-même, répond-il méfiant.

– Excusez-moi de vous importuner, je m'appelle Julie Intart, je vous ai envoyé une dizaine d'e-mails, mais j'imagine que vous n'avez pas le temps de les lire.

– Vous êtes perspicace. Puis-je vous demander comment vous avez obtenu ce numéro ?

– Votre fille Charlotte me l'a donné, nous avons eu plusieurs conversations, et elle a pensé que vous apprécieriez que je vous parle directement.

– À quel sujet ?

– J’aimerais vous exposer mes travaux, avec le financement adéquat je pense pouvoir créer la première intelligence artificielle globale.

– Une IA globale ? Vous m’en direz tant ! Sans vouloir vous offenser, je reçois ce genre de demande presque chaque jour. Personnellement, je pense que nous en sommes encore loin et je préfère me concentrer sur des applications spécifiques, comme la reconnaissance du visage, de la voix, des expressions, ou des domaines plus pratiques tels que la conduite autonome.

– Sauf votre respect, ce n’est pas très novateur !

– Je le conçois, mais quand on voit le travail qu’il reste à faire pour que ces IA globales fonctionnent correctement, j’ai personnellement peu envie de prendre des risques. Cela fait trente ans qu’on me prédit que l’une d’entre elles égalera ou surpassera l’humain dans la globalité de ses capacités, j’y ai cru plusieurs fois, pour autant d’échecs.

– Toutes les grandes inventions se sont construites sur des échecs. L’être humain est d’une complexité phénoménale, répliquer et dépasser son intelligence représente l’un des plus grands défis scientifiques et technologiques de tous les temps.

– Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

– Vingt-neuf ans en mars prochain.

– Vous sortez donc plus ou moins de l’école ?

– J’ai eu mon doctorat en sciences informatiques il y a quatre ans.

– C’est extrêmement précoce, je vous félicite. Et vous pensez être sur le point de résoudre le plus gros problème

de votre domaine en si peu de temps ? Avez-vous au moins réussi le test de Turing¹ ?

– Oui, Monsieur Sanders, en ce moment même.

– Que voulez-vous dire ?

– Que vous parlez à Julie *Intart*, pour *intelligence artificielle*. Je suis un programme informatique, et la tâche que je remplis en ce moment est celle de trouver du financement pour mon évolution future. Je vous ai identifié comme étant le *business angel*² le plus à même de m'aider.

– Et vous êtes parvenue à contacter et convaincre ma fille de vous donner mon numéro privé par vous-même ?

– Absolument.

– Donc deux tests de Turing réussis.

– En réalité bien plus que cela. Accepteriez-vous de rencontrer ma conceptrice, la docteur Julie Amber, pour en savoir plus sur mes talents ? »

Mike Sanders ressent un frisson envelopper tout son corps, comme si la température avait chuté d'un coup, sans raison.

* * *

1. Le test de Turing consiste pour une intelligence artificielle (IA) à se faire passer pour un humain lors d'une conversation sans que son interlocuteur humain s'en rende compte.

2. Investisseur dans de très jeunes entreprises (*start-up*).

LE CHAMAN DU PACIFIQUE

De : Task Force IA du Guoanbu³

À : Conseil des affaires de l'État de la République populaire de Chine

Objet : Intelligences artificielles étrangères

N° de référence : QWs4777899i

L'IA Aphrodite, #1 sur notre liste des IA globales étrangères, a pris contact avec TechInvest Corp, un investisseur sérieux et réputé de la Silicon Valley.

Notre recommandation : continuer sa surveillance à l'aide de Mei. Aucun danger que cette dernière soit découverte à ce stade.

3. Ministère de la Sécurité de l'État chinois, services secrets de la République populaire de Chine.

Première partie
LES PRÉMICES

1.

Quatre années plus tôt.

Elle s'était laissé entraîner à l'autre bout du monde, sans vraiment réfléchir.

Tout avait commencé lors de cette nuit débridée où elle célébra son doctorat. Un titre pour lequel elle avait travaillé d'arrache-pied quatre années durant. Ce document avec son nom, Julie Amber, en lettres dorées sur le prestigieux papier-parchemin de l'université de Stanford valait bien une soirée de folie. Ne serait-ce que pour compenser toutes celles qu'elle dut sacrifier pour satisfaire aux exigences draconiennes de son professeur, un pont dans le domaine de l'intelligence artificielle qui voyait en Julie la crème de la *nouvelle génération*, celle qui réussirait là où

la *sienne* avait échoué. La quarantaine bien tassée, pince-sans-rire et surdoué, sa passion pour l'IA n'avait d'égal que son intolérance pour tout travail qui ne visait pas l'excellence. En le choisissant, ses élèves savaient à quoi s'attendre : le sacrifice de leur jeunesse contre un avenir professionnel assuré dans les hautes sphères technologiques de la Silicon Valley. Julie ne fit point exception, elle dut abandonner sa vie sociale et sentimentale sur l'autel de la réussite. Alors, son doctorat en main, elle put enfin ouvrir les soupapes de décompression et fit la tournée des bars branchés de Palo Alto avec ses amis. Une virée endiablée au cours de laquelle elle rencontra Andrew, un bel entrepreneur atypique de trente-quatre ans. Bien qu'habituellement pondérée et raisonnable, elle succomba à ses charmes le soir même. Elle aurait pu imputer la responsabilité de ce rare moment d'insouciance aux shots de tequila qu'elle avait avalés comme de l'eau, mais elle dut plutôt admettre que son corps se sentait à l'agonie de ne pas avoir été touché par d'autres mains que les siennes depuis de trop nombreux mois. Andrew était grand, le corps sculpté comme une statue grecque, un regard sombre qui s'accordait parfaitement avec ses cheveux noirs et, surtout, il dégagait une assurance qu'elle trouva irrésistible dès la première minute.

Il était drôle, avec des projets fous plein la tête.

Dès le lendemain de leur première nuit, il insista pour emmener Julie à l'autre bout du monde. « Où souhaites-tu aller : dans les contreforts de l'Himalaya ? Un ashram en Inde ? Une pirogue sur l'Amazone ? » lui demanda-t-il en lui apportant son petit déjeuner au lit. Malgré sa gueule

de bois carabinée, elle rit de son exubérance. Puis, au fil des semaines, alors qu'il insistait et insistait encore, que son flot d'idées ne tarissait pas, elle finit par accepter. Après tout, il était grand temps de voyager ; ses études l'en avaient empêchée et si elle ne partait pas avant d'accepter l'une des nombreuses offres d'emploi déjà reçues, il serait trop tard. Et, bien que naissante, son idylle avec Andrew fleurait bon la passion pétillante. Dotée d'un sens de l'humour affûté, Julie adorait rire et, avec lui, il ne se passait pas une journée sans qu'elle s'esclaffe aux larmes.

Parmi les innombrables suggestions d'Andrew, elle choisit d'aller plonger aux Philippines. Passionnée par les fonds marins, elle avait obtenu son certificat PADI à seize ans, lors d'un voyage au Mexique avec son père. Andrew ne voulant rien faire comme tout le monde, il l'emmena aux confins de la Terre, sur l'île de Basilan, au sud du pays. Un endroit délicieux, à rendre jaloux sa centaine de *followers* Instagram avec son océan turquoise transparent comme la piscine immaculée d'un palace, ses plages désertes de sable blanc fin bordées de goyaviers à l'odeur envoûtante et où chaque plongée ressemblait à un documentaire de David Attenborough. Bref, Andrew avait honoré sa promesse, il l'avait emmenée au paradis.

C'est du moins ce qu'elle crut, avant le drame.

2.

Le village de la tribu pandluuk est un secret jalousement gardé. Niché dans l'anse de l'une des nombreuses îles de la mer de Sulu, entre les Philippines et Bornéo, il compte un peu plus de deux-cents âmes réparties en une quarantaine de petites maisons en bois aux toits de paille, la majorité construite sur pilotis, de part et d'autre d'un ponton principal sur une eau calme et cristalline protégée par une barrière de corail à deux encablures au large. Aux heures fraîches, le ponton déborde d'activités et de couleurs. Les pêcheurs rentrent avec leurs prises, les agriculteurs-cueilleurs échangent leurs fruits et légumes contre du poisson, les femmes cuisinent en plein air et les enfants utilisent l'endroit comme plate-forme pour plonger dans l'océan en contrebas. On y trouve très souvent l'un ou

l'autre de ces magnifiques bateaux racés, sortes de longs canoës fins et épurés attachés à l'extrémité sud du village. Ils appartiennent aux fameux navigateurs pandluuk, dont la légende est connue de tout le Pacifique Sud.

Il se chuchote également que la tribu a perpétué la tradition ancestrale des *babaylan*, les très puissantes chamanes, cheffes spirituelles dont les pratiques jugées diaboliques furent anéanties dès le xvi^e siècle sous la colonisation espagnole. À l'époque, les *babaylan* avaient une connexion intense et fluide avec les esprits, ils pouvaient les consulter lors de fréquentes transes ou voyages chamaniques dont les descriptions ressemblent fortement aux dons de médiumnité ou aux témoignages de SHC (sorties hors du corps) que nous pouvons lire de nos jours. Dans la structure sociale des tribus philippines ancestrales, le *babaylan* formait un duo avec le *datu*, le chef du village. Ce dernier représentait l'énergie masculine, autoritaire et guerrière, alors que le *babaylan* convoyait les valeurs féminines. Tel le signe du yin et du yang, ce n'est que l'équilibre des deux qui apportait harmonie et prospérité à leur peuple. Dans les anciennes cultures philippines, les *babaylan* étaient donc principalement des femmes, mais aussi des hommes à l'énergie féminine dominante, car il n'y avait aucune discrimination de genre : hommes ou femmes jouaient le rôle le plus en lien avec leur moi profond et formaient des couples hétéros ou homosexuels selon leurs envies. Même leur langue, le bisaya, ne différençait pas le masculin du féminin.

En ce bouillant jour de novembre, à l'heure où le soleil brûle instantanément tout ce qu'il touche de ses rayons,

Karat convoqua Daya pour un palabre. Il l'invita à s'asseoir en tailleur face à lui, à même le sol en terre rouge de sa hutte dépouillée de tout mobilier, d'où, entre les espaces d'un plancher patiné rendu irrégulier par l'usure, on pouvait observer des centaines de petits poissons colorés tournoyant dans l'eau cristalline en contrebas. La chaleur étouffante avait anesthésié le village. On n'y entendait guère d'autres bruits que le clapotis de l'océan contre les piliers en bois, le chant insistant des grillons et celui courageux de quelques oiseaux résistant à la torpeur de midi.

Solennel, vêtu d'un pagne tressé à la mode féminine, le torse couvert de colliers colorés, des bagues en pierre à chaque doigt, Karat, le *babaylan* de la tribu, laissa le silence envahir leurs pensées et les battements de leurs cœurs se synchroniser. Quand il fut satisfait du résultat, dans un cérémonial bien rodé, le sage homme-femme se leva. Il alla chercher un objet puis s'agenouilla devant Daya pour lui présenter une sorte de gobelet en bambou. Le jeune homme ouvrit la bouche en guise de consentement et le *babaylan* y versa plusieurs gouttes d'un breuvage vert et âcre, issu de la distillation d'un rare cactus, avant de reprendre sa position assise et d'allumer un petit cône d'encens qui envahit rapidement la pièce de ses puissants effluves.

« Karat aimerait parler à Daya », annonça le vieil homme d'une voix haut perchée, quelques hypnotiques minutes plus tard.

Daya prit plusieurs inspirations. Il attendit que son esprit embué par les effets de l'alcool lui permette de répondre, puis s'adressa respectueusement à son aîné :

« Daya est prêt à recevoir les sages paroles de Karat.

– L'esprit de l'océan a rappelé Bihing, le plus ancien de nos navigateurs. Voilà deux lunes qu'il est parti vers l'ouest, il ne reviendra pas. Son âme s'est détachée définitivement de son enveloppe matérielle, j'ai pu la saluer et la remercier de nous avoir accompagnés durant tant de cycles. »
Le *babaylan* fit une courte pause pour permettre à Daya d'honorer l'esprit de l'ancien navigateur, puis reprit : « Il y aura donc une nouvelle cérémonie de *choix*. Te sens-tu prêt ?

– Oui, Karat, affirma le jeune homme.

– À combien de cérémonies as-tu déjà participé ? »

Karat connaissait la réponse, mais voulait insister sur ce point.

« Trois, affirma Daya.

– Quels furent tes sentiments lorsque tu ne fus pas choisi la première fois ?

– Une grande frustration. Je ne comprenais pas pourquoi Dawi prit ma place. Je pensais être meilleur pêcheur.

– Comprends-tu maintenant ?

– Oui, Karat. Céder à la colère m'a indiqué que mon voyage intérieur n'était pas terminé.

– Quel fut ton sentiment après l'échec de la deuxième cérémonie ?

– De l'envie. J'ai jaloué Bajau d'avoir eu la chance de devenir navigateur.

– Comprends-tu aujourd'hui ? répéta le sage.

– Oui, je comprends. Ressentir de la jalousie m'a montré que mon voyage intérieur n'était pas terminé.

– Et quels furent tes sentiments lors de la troisième cérémonie ?

– De la joie. J'ai été ravi pour mon ami Palau qui fut élu.

– Alors, Daya, tu es prêt, annonça le sage. Va te purifier dans la montagne et reviens à l'appel de ta quatrième cérémonie.

– Merci, Karat, répondit le jeune homme avec assurance. Aurais-tu un conseil à me donner ?

– Il faut te libérer des poids encore présents au tréfonds de ton corps, mon fils. Seule une conscience libre et légère comme l'air peut atteindre la Grande Vision qui va te révéler ton *abyan*, l'esprit qui va te guider. La force des navigateurs de notre tribu provient du trio que chacun d'entre eux parvient à former : le végétal, l'arbre qui devient bateau, le navigateur et son *abyan*. »

Karat accompagna Daya et le regarda s'éloigner sur le ponton avec beaucoup de tendresse. De mémoire, jamais un candidat ne s'était présenté quatre fois. Bon nombre tentaient leur chance à une voire deux occasions, puis étaient sélectionnés ou comprenaient que le dur métier de navigateur n'était pas leur destinée. À plus de vingt-cinq ans, Daya, lui, persistait. Karat savait que les esprits l'avaient choisi depuis longtemps, mais un fastidieux processus de transmutation semblait nécessaire pour qu'il puisse venir à bout de l'un des pires traumatismes d'enfance que le *babaylan* ait jamais observé : celui résultant de l'abandon.

Le père de Daya avait quitté l'île quand son fils avait sept ans pour ne plus jamais y revenir. Karat avait soutenu le jeune garçon dans cette épreuve avec toute la bienveillance

et la sagesse que la vie lui avait enseignées, mais il s'était rendu compte de la puissance destructrice d'une telle blessure à cet âge d'insouciance. Durant ses nombreuses années de *babaylan*-guérisseur, il soulagea bien des souffrances, mais, face à celle de Daya, il comprit que même les cas de décès d'un parent cicatrisaient mieux. Confronté à la mort, l'enfant entame un processus de deuil dont il finit par sortir sans culpabilité exagérée et sans développer une piètre estime de soi-même.

Pour le petit Daya, en revanche, si son papa était parti, l'abandonnant ainsi alors qu'il avait le choix de rester, il ne pouvait y avoir qu'une explication : « Il n'était pas digne d'être aimé. »

Karat avait observé, impuissant, des années durant, Daya cultiver dans ses entrailles le sentiment toxique qu'il ne méritait ni l'amour d'autrui ni le sien. De tous les jeunes qu'il avait accompagnés, Daya était celui qui essayait le plus assidûment de se connecter aux esprits tout en ayant le moins de résultats.

Avec un tel handicap, je me demande s'il y parviendra, pensa le sage, non sans un pincement au cœur.

3.

Le lendemain, on prépara Daya au voyage avec un cérémonial très sobre. Tous les villageois se placèrent en cercle d'énergie. Karat jouait des rythmes légers sur son tambour. Un feu étouffé procurait une fumée épaisse aux puissantes senteurs d'eucalyptus et de cannelle. Daya, flanqué de trois autres jeunes hommes d'environ dix-neuf ans, fut placé au centre du cercle, où les femmes du Conseil des Anciens les préparèrent au voyage. La tradition voulait qu'ils se présentent aux esprits dans le plus pur dénuement. Elles dénouèrent donc le pagne en roseaux tressés des quatre hommes et enduisirent leur corps de peinture blanche. Puis, saluant respectueusement le *babaylan*, le *datu*, les membres du Conseil des Anciens, leur famille

et le reste du village, ils se séparèrent pour entreprendre, seuls, leur pèlerinage initiatique.

Daya saisit un long bâton de marche puis longea le ponton en palissandre, véritable rue centrale du village d'où partent, tel le dessin des nervures d'une feuille de manguier, une quarantaine de petites passerelles menant chacune à une maison sur pilotis. Une fois sur la plage, il salua les enfants qui l'avaient suivi jusqu'au bout du ponton, puis se dirigea en direction de la petite baie à l'ouest où le soleil, mélangé à un air chaud et humide, alourdisait déjà son pas. Il résista à la tentation de plonger dans l'eau limpide qui l'invitait à la rejoindre avec son panachage de bleus vibrants, mais, outre ses vertus pour apaiser les esprits rebelles, la peinture blanche recouvrant son corps protégerait sa peau tannée des brûlures pour la longue marche à venir ; il serait donc bien imprudent de la diluer dans la mer. Au centre de la baie, il bifurqua vers le nord, quittant la plage pour enfin marcher à l'ombre de grands arbres rendus luxuriants grâce à de fréquentes et abondantes pluies tropicales. L'odeur si familière des mangues mûres, le sifflement continu de milliers d'oiseaux et le tintamarre des grillons accompagnèrent ses pas tout au long de la marche. Il visait le grand pic conique au centre de l'île, et il ne lui fallut pas moins de cinq heures d'efforts éreintants pour arriver au lieu de retraite choisi : un promontoire en roche plate d'environ trois mètres de diamètre situé face à une double cascade d'eau fraîche tombant dans un cirque de pierres noires végétalisées. Ce lieu revêtait, aux yeux de Daya, sensible aux beautés de la nature, une esthétique

propre à attirer la magie. De grands arbres tout autour abritaient son belvédère du soleil ; quant à la pluie, il devrait s'en accommoder. Il s'assit, ancré dans le minéral face à la puissance de l'élément liquide, et commença sa quête intérieure, en chassant de sa tête ses trois tentatives précédentes, toutes soldées par des échecs.

À l'aube du quatrième jour, comme chaque matin depuis son arrivée, il se leva, se rinça les mains et le visage au pied de la cascade, but l'eau fraîche à grandes gorgées puis retourna se placer, immobile, sur son rocher. Mis à part ces quelques allers et retours, il avait passé tout son temps ainsi, somnolant parfois, éveillé la plupart du temps. Une fois l'inconfort oublié, il se laissa attirer dans un état de conscience particulier où le temps changea de rythme. Il revécut ses jeunes années et constata à quel point l'absence de son père avait lapidé sa confiance en lui et l'avait poussé à rechercher l'attention et surtout l'approbation d'autrui de manière exagérée. Il comprit que cette blessure le limitait encore aujourd'hui. Elle devait être mise en lumière et pleinement acceptée. Il sut que la guérir était la raison première de cette retraite car, si elle restait ignorée, elle engendrait constamment des peurs qui, elles-mêmes, déclenchaient des comportements inconscients. Or il découvrit que son esprit ne pouvait se libérer si des engrenages cachés en son for intérieur l'en empêchaient. Alors que ses mécanismes de défense se révélaient enfin à lui, il observa son corps énergétique devenir de plus en plus fluide. Malgré ces progrès, la journée de la veille fut particulièrement pénible. Il la passa avec tout le poids et la solitude de l'abandon

émotionnel de son père. Il se sentait vulnérable, mal aimé, il avait besoin de réconfort, d'être cajolé, bercé comme un enfant. Le temps s'allongeait, chaque heure avait le poids d'une semaine. Il ne voulait plus rester seul, mal assis sur son rocher. Il pleura beaucoup, voulut abandonner, rentrer au village pour mettre fin à cette torture émotionnelle. Seule cette profonde envie de devenir navigateur, qui le guidait depuis l'adolescence, l'empêcha de jeter l'éponge. Il finit par descendre à la rivière et se plaça sous la plus grande des deux cascades. De l'eau tombait en paquets sur sa tête et ses épaules. Il avait l'impression d'être battu, fouetté. Puis, petit à petit, la sensation changea, comme s'il se purifiait aussi. Il fit quelques brasses en arrière et nagea vers un endroit plus calme d'où il resta à admirer cette piscine naturelle, écrin magique et éternel. Il se sentit revigoré, nettoyé, délesté d'un poids pesant une tonne. Tel un papillon sorti de sa chrysalide, il s'endormit ensuite sur son promontoire, le cœur léger et le ventre vide.

Et, en ce quatrième matin, sa méditation avait changé d'aspect ; il était devenu gracile et aérien, si bien qu'il aurait pu rester ainsi des heures. Le temps n'avait plus aucune importance, ou peut-être s'était-il dilué dans le bleu du ciel ? C'est alors qu'il comprit le sens profond des paroles de Karat. Il venait de libérer les amarres de son esprit au point de pouvoir le séparer de son corps physique, comme un oiseau nichant dans son cœur tout en pouvant s'envoler loin au-dessus. Il comprit que ceci n'était pas une métaphore quand il se vit distinctement de haut, en position assise, les yeux clos. Il se trouvait ainsi, pure conscience

détachée de son enveloppe biologique au-delà des cascades, et entreprit de suivre la rivière en amont. Il la remonta avec la grâce d'un aigle et arriva à sa source dans une jungle épaisse. Personne n'avait jamais posé le pied à cet endroit, pourtant il pouvait observer ce lieu comme s'il s'y trouvait, physiquement. À l'endroit même où l'eau claire jaillissait des entrailles de la montagne, il sentit son esprit fusionner avec les molécules du liquide. Ces dernières l'emmenèrent dans le courant, passèrent la chute puis descendirent la montagne pour se jeter dans l'océan où il s'enfonça dans le grand bleu jusqu'à ce que toute lumière ait disparu. Dans le noir, l'esprit de Daya put observer, l'espace de quelques secondes, un champ d'informations lumineux d'une beauté indicible, comme si tout ce qui se passait dans l'Univers était enregistré dans cette trame qui semblait venir de toutes parts et aller partout. Impressionné, il établit une brève connexion avec cette étrangeté et soudain il devint le Tout. Il sentit qu'il était composé de poussières d'Univers en lien avec tout ce qui existait, existera ou avait jamais existé. Il fit l'expérience d'un amour immense, indescriptible à l'aide de mots humains. Alors il sut que cet amour était sa source, sa matière première, une énergie inépuisable et toujours présente.

Puis, son esprit se dissocia du Tout et se sépara des molécules d'eau. Il avait maintenant l'impression de réellement nager au fond de l'océan, même si son corps physique se trouvait toujours immobile sur le rocher. Une lumière douce, bleutée et uniforme remplaça les ténèbres, et devant lui apparut la forme ombrée d'un grand dauphin mâle de

plus de trois mètres d'envergure au dos bleu-gris et au ventre blanc-rose. L'animal l'observa attentivement de son rostre rieur, puis lui fit comprendre qu'ils devaient remonter à la surface et l'y accompagna. Là, ils jouèrent tous deux, le cétacé et l'esprit de Daya, à surfer sur les vagues, sautant par-dessus l'horizon inlassablement. Au soleil couchant, l'animal prit congé en lui laissant les messages suivants :

« Toi, comme moi, sommes composés de poussière d'étoiles. »

« Cette poussière est amour pur. »

« Aime et joue pour l'honorer. »

« Ne sois pas un prédateur pour moi, j'ai autant d'esprit que toi. »

« Veillons l'un sur l'autre, pour notre survie commune. »

Daya se retrouva d'un coup à nouveau pleinement dans son corps, assis sur le rocher face aux cascades. Un sourire se dessina sur son visage lorsqu'il comprit ce qui venait de lui arriver. Il avait enfin vécu sa Grande Vision et rencontré son *abyan*.

Après sept longues années de quête.

Serait-ce suffisant pour être élu ?

Nul ne pouvait l'affirmer, mais, quoi qu'il arrive, ce jour changerait à jamais son rôle dans la tribu. Il venait d'accomplir le rituel de passage le plus important des Pandluuk et devenait un homme accompli.

Les nuages roses au-dessus de lui le sortirent de ses pensées, il comprit que la nuit tombait ; il avait perdu la notion du temps, la cérémonie de choix allait commencer et il se trouvait encore si loin du village.

4.

Quand Daya arriva, il était minuit passé, pourtant personne ne dormait. Karat, les cheveux ornés de fleurs, avait allumé un immense feu sur la plage et jouait du tambour. Les villageois formaient deux grands cercles autour. Dès qu'ils aperçurent Daya, ils se mirent à chanter joyeusement et s'espacèrent pour le laisser prendre sa place aux côtés des trois autres aspirants assis au centre. Le village l'avait attendu, la cérémonie pouvait enfin commencer.

Karat accéléra le rythme et harangua les participants de sa voix aiguë. Les chants devinrent puissants, beaux, mystiques. Les aînées apprêtèrent les candidats en les enduisant de peinture anthracite de la tête aux pieds. Cela fit ressortir les motifs géométriques de couleurs vives qu'elles tracèrent ensuite de leurs mains expertes sur les corps et les

visages des quatre jeunes hommes. Ils avaient fière allure, la peau ainsi ornée de formes au rendu fluorescent. Alors, le *babaylan* fit la demande traditionnelle :

« Nous, peuple humain de Pandluuk, avons besoin de reconstituer un tandem de navigateurs. Je demande à la forêt si elle veut bien nous donner l'un de ses membres, un arbre qui souhaite passer de la terre à l'eau pour voguer et voyager, et nous aider à accomplir les tâches incombant à notre tribu, dont celle de sauver des vies en mer. »

Court silence avant qu'il annonce :

« La forêt a entendu notre requête, elle la transmet et peut-être aurons-nous une réponse sous peu. D'ici là, dansons et chantons ! »

Ils s'amuserent joyeusement durant une bonne heure, puis Karat cessa subitement de taper sur son tambour. Il écouta. Les autres s'assirent, impatients.

« Un arbre s'est désigné », annonça-t-il.

Hourras de la foule. Puis elle se tut, pour écouter la partie la plus intéressante.

« Ô, arbre navigateur, voici quatre jeunes hommes qui souhaitent devenir marins, y en a-t-il un parmi eux avec qui tu souhaites lier ton destin ? »

Silence.

« L'arbre acquiesce. »

Murmures de gratitude.

« Peux-tu nous dire lequel ? » demanda le *babaylan*.

Silence.

« L'arbre a parlé. Que celui qui se sent appelé se lève. »

À ces mots, Daya eut la vision claire d'un magnifique arbre au tronc tacheté de couleurs vives. Il se leva.

« C'est effectivement toi qui fus choisi, Daya, confirma le *babaylan*. Peux-tu me décrire ton nouveau compagnon ?

– Il se situe près de la grotte de Tulu, c'est un arc-en-ciel⁴ », répondit Daya avec fierté.

Cris d'étonnement.

« Il s'agit bien d'un arbre arc-en-ciel, certifie Karat, le premier de cette espèce qui s'offre ainsi depuis plus de trois-cents ans. Je prédis à Daya un destin rare. »

4. *Eucalyptus deglupta*, arbre au tronc coloré.

5.

Le matin du drame, Julie ne voulait pas plonger. Elle ne se sentait pas bien. La veille, Andrew avait trop bu. Il était rentré dans leur bungalow alors qu'elle dormait à poings fermés, et avait commencé à l'entreprendre. Elle n'avait pas envie de lui, il empestait l'alcool, la cigarette, et elle émergeait d'un profond sommeil. Il avait insisté et s'était fâché de ses refus. Outré, il lui avait reproché de manquer singulièrement de reconnaissance. « Je t'ai emmenée au bout du monde, je paye tout et te traite comme une princesse », lui avait-il rappelé. Il est vrai que, simple étudiante, Julie n'avait pas le budget pour suivre le rythme d'Andrew et, quand il proposait un déplacement, une activité ou un hôtel qu'elle ne pouvait se permettre, il balayait ses hésitations d'un revers de main en dégainant sa carte de crédit. Devant

sa lourde insistance et consciente de la générosité de son ami, elle avait fini par céder, mais, au lieu de préparer son corps à l'accueillir, il avait forcé le passage, avait joui rapidement, puis s'était endormi comme une masse sans autre considération pour sa partenaire.

Julie n'avait pas retrouvé le sommeil. Andrew était attentionné, drôle, imprévisible, elle ne s'ennuyait jamais avec lui. Depuis qu'ils sortaient ensemble, sa vie était devenue excitante, une suite d'aventures plus *fun* les unes que les autres. Pourtant, quelque chose ne tournait pas rond. Il changeait d'attitude quand il avait bu et, à quelques rares occasions, elle avait saisi une sorte de noirceur terrifiante au fond de son regard. Pourquoi venait-il de la traiter ainsi ? Elle n'était pourtant pas une sainte-nitouche, elle adorait les jeux de l'amour et lui proposait plus souvent qu'à son tour d'y goûter. Pourtant, là, elle eut l'impression d'avoir subi un abus. Son corps réagit en s'engourdissant de la taille aux genoux, une sensation qui réveilla de lourds souvenirs d'enfance qu'elle croyait oubliés.

Elle passa le reste de la nuit à se raisonner. Elle aimait Andrew, se sentait bien avec lui. Il avait eu envie d'elle, ce qui n'est pas anormal pour un jeune couple. Ils avaient fait l'amour d'innombrables fois, ils partageaient leur intimité et un même lit depuis qu'ils étaient arrivés aux Philippines, il y avait bientôt quatre semaines. Ce n'était pas comme s'il avait pris quelque chose qu'elle lui refusait. Il avait bu, ce qui devait forcément expliquer son manque de discernement et d'empathie, car d'habitude il prenait soin

d'elle, n'hésitait pas à l'embrasser longuement, jusqu'à ce que Julie, tel un fruit mûr, soit prête à être dégustée.

Les arguments rationnels ne manquaient pas, pourtant une intuition, une sensation au tréfonds de son ventre, à l'endroit même qui venait d'être profané, lui disait de le quitter. Pas une peur panique, non, juste une petite voix l'avertissant d'un danger futur. Mais, bien sûr, ce sentiment ne résistait pas à l'analyse de la situation. Qui d'entre nous pouvait se targuer d'être parfait ? Si elle devait quitter une personne aussi drôle et généreuse qu'Andrew, sous prétexte qu'il réagissait mal à l'alcool, alors elle resterait probablement célibataire jusqu'à la fin de ses jours.

Elle décida néanmoins de marquer le coup et, au petit déjeuner, elle lui détailla son malaise. Il s'excusa sincèrement et lui avoua qu'il avait parfois du mal à se contrôler, surtout sous l'influence de la boisson. Il lui promit de ne plus recommencer, et l'incident fut clos. Quand elle lui annonça qu'elle passerait la journée au bungalow car elle se sentait fatiguée et encore blessée, il eut une expression qui lui fendit le cœur, comme si une énorme tristesse doublée de culpabilité l'assailait. « Tu as raison, lui dit-il, je ne suis qu'un moins-que-rien. Je fais toujours ce qui m'arrive de bien dans la vie, comme si je ne méritais pas d'être heureux. » Elle fut prise d'un besoin maternel de le consoler, se montra tendre avec lui. Ils finirent par refaire l'amour, très doucement et respectueusement cette fois. Et ils partirent plonger ensemble.

Alors qu'ils observaient un mur de corail multiforme et chatoyant, abritant une myriade de petits poissons de

couleurs vives qui virevoltaient en chœur comme si un chef d'orchestre invisible les dirigeait, ils aperçurent une énorme forme grise en contrebas, dans le grand bleu, à environ trente mètres de profondeur. Un requin. Mais pas l'une de ces pointes noires de récifs auxquelles Julie s'était habituée, non, celui-ci était un mastodonte d'au moins quatre mètres. Andrew la tira par le bras en pointant le squalo d'un air de dire : « Allons-y. » Julie eut un mouvement de recul et interrogea du regard leur instructeur. Il lui répondit d'un cercle du pouce et de l'index, puis orienta son même pouce vers le bas. En langage de plongée : « Pas de problème, on descend pour s'approcher. » Julie, oubliant comment s'exprimer par gestes, secoua vivement la tête. L'instructeur lui fit alors les signes : « Reste là, Andrew et moi y allons, ne nous perds pas de vue. » Retrouvant son courage, elle lui signifia son accord.

Elle s'appliquait à ne pas quitter des yeux les deux hommes qui devaient se situer à une dizaine de mètres plus bas, lorsqu'un banc de requins du même type effrayant passa entre elle et eux. Il devait y en avoir au moins dix. D'instinct, Julie s'en éloigna et remonta vers la surface. Les prédateurs nagèrent sans lui prêter la moindre attention, mais, une fois le danger écarté, elle avait perdu de vue ses deux compagnons. Elle se remémora ses cours de plongée et appliqua la procédure pour ce genre de circonstances. Premièrement, elle les chercha durant une minute ; ne les trouvant pas, elle décida de remonter. Elle effectua tranquillement son palier de décompression, trois minutes à cinq mètres, puis regagna la surface. Là, elle gonfla son

gilet et se mit en quête du bateau. Le vent avait forcé, et la houle grossissait. Elle n'avait pas une bonne vision de son environnement et songea qu'il ne serait pas facile pour l'embarcation de la repérer, d'autant plus qu'elle n'avait ni tube de signalisation gonflable, ni sifflet, vu qu'elle plongeait toujours accompagnée d'un professionnel parfaitement équipé. Elle ne paniqua pas, les autres ne devaient pas être loin et, une fois les requins observés, ils se rendraient compte de son absence et émergeraient à proximité.

Pourtant, une trentaine de minutes plus tard, elle était toujours là à barboter dans l'eau sans le moindre signe du bateau ou de ses compagnons. C'est à ce moment, prenant conscience que, lorsqu'ils s'étaient séparés, il ne leur restait guère que vingt minutes d'air, qu'une peur panique lui vrilla le ventre. Avec cette houle et le courant, elle avait pu dériver d'environ deux kilomètres, et cette distance ne cessait de s'accroître.

À la tombée de la nuit, Julie sombra dans le désespoir. Elle flottait sur le dos, transie, sans plus guère d'illusion sur ses chances d'être retrouvée par les autres. Ils étaient sûrement allés chercher du secours, mais quels moyens trouveraient-ils dans cette région si reculée du monde ? C'était néanmoins son meilleur espoir, avec celui que le courant la pousse vers une des nombreuses îles alentour, et elle devait s'y accrocher. Dès que la nuit s'installa, ce fut un supplice mental. Elle tenta courageusement de résister au froid, à l'humidité, aux embruns salés qui lui fouettaient le visage sans relâche, mais après quelques heures elle se retrouva à bout de forces. Elle pleura, cria, hurla.

Elle ne voulait pas mourir. Pas ici, loin de tout, pas si jeune, pas après avoir fait tant d'efforts pour se construire une vie prometteuse.

La lune aux trois quarts pleine avait voyagé sur une bonne partie de la voûte céleste quand elle commença à se résoudre à son sort. *Je vais mourir*, se dit-elle. *Autant m'y préparer.*

Elle se remémora son enfance marquée par un père aimant et par une mère si douce et frêle qu'elle ne sut la protéger des abus que son propre demi-frère perpétrait sur Julie quand son père s'absentait, souvent, pour son travail. Cet oncle, très séduisant et bien plus jeune que sa mère – il devait avoir dix-huit ans la première fois –, venait souvent leur rendre visite et trouvait toujours une excuse pour s'isoler avec Julie et lui proposer de la caresser. Elle était mal à l'aise et déstabilisée, mais elle n'osait le lui refuser. D'un côté toute cette attention de la part d'un homme qu'elle admirait lui plaisait, d'un autre elle se sentait étrange, surtout quand il plaçait sa main entre ses cuisses. Elle vivait un flot d'émotions contradictoires, difficiles à gérer pour une petite fille. Quelques jours après son douzième anniversaire, son oncle alla plus loin. Ses doigts se forcèrent un passage à l'intérieur d'elle. Elle sentit une douleur déchirante et se leva d'un bond. Il s'excusa tout en rejetant la faute sur son attitude à elle. « Il faut te détendre, lui affirma-t-il. Laisse-moi réessayer, veux-tu ? » Elle ne savait pas trop si elle devait le croire et lui répondit : « Pas maintenant, la prochaine fois, peut-être. » Cette courte conversation vint

ensuite la tourmenter chaque soir. Comment devait-elle se comporter ?

Quelques semaines plus tard, alors qu'elle regardait un film avec son père, à l'écran les deux héros s'embrassèrent puis se collèrent l'un contre l'autre. La caméra ne le montra pas, mais Julie comprenait qu'ils se couchaient dans le même lit.

« À quel âge peut-on commencer à faire cela ? demanda Julie à son père.

– Le plus important, c'est de vraiment aimer la personne, lui répondit-il, amusé par la question directe de sa fille. En général, la première fois arrive vers l'adolescence, je dirais entre seize et vingt ans.

– Pas plus tôt ? s'étonna-t-elle.

– Rarement, en tout cas pas à ton âge, ma chérie, tu as tout le temps avant de penser à cela. Il faut d'abord que tu sois amoureuse et vraiment sûre de tes sentiments.

– Tonton me dit que je suis déjà assez grande. »

Cette dernière phrase, prononcée avec toute l'insouciance d'une enfant de douze ans, déclencha un tsunami qui bouscula complètement sa jeune vie. Son père la questionna gentiment et, de fil en aiguille, comprit la situation. Elle ne se souvenait pas exactement de ce qui s'ensuivit, mais elle avait senti qu'elle et son tonton avaient fait quelque chose de très, très mal. Ce dernier fut dénoncé, des policiers vinrent vers Julie et lui posèrent des questions, encore et encore. Et surtout, son père quitta sa mère peu de temps après, et elle fut persuadée que c'était à cause d'elle.

À présent encore, après de nombreuses sessions de thérapie, elle n'arrivait pas à se déculpabiliser totalement. Elle admirait son oncle : ne l'a-t-elle pas provoqué par son attitude ? Et il ne l'a jamais réellement forcée.

Elle louait son père d'avoir pris soin d'elle de la sorte ; en même temps, peut-être aurait-ce été plus facile pour tout le monde si elle avait tenu toute cette histoire secrète, comme dans tant de familles. Ses psychologues successifs furent néanmoins unanimes : « Le silence est bien plus dévastateur, et une jeune enfant de dix à douze ans n'a pas la maturité ni l'expérience nécessaires pour gérer une telle situation. Il est illégal pour un adulte d'avoir des gestes d'ordre sexuel envers un enfant, et c'est précisément pour cela. »

Alors qu'elle dérivait dans l'océan vers sa mort, Julie reconnut qu'ils avaient raison. Que le silence l'aurait probablement rongée de l'intérieur. Que les non-dits étaient bien plus dévastateurs que les actes mis en lumière. *Je ne t'ai jamais remercié, papa*, pensa-t-elle avec regret. Puis, elle se rendit compte qu'en son for intérieur elle en voulait beaucoup à sa mère de ne pas avoir su la protéger, et un nouveau flot de larmes envahit ses yeux. *Je ne veux pas partir sans t'avoir pardonné.*

Une forte douleur l'arracha à sa tristesse. Quelque chose lui avait déchiré la peau sur son flanc droit.